

LA DISCIPLINE A L'ECOLE

DES PIONS ET DES HOMMES

Compte rendu d'une séance de discussion au Cercle d'Etudes de l'enfant de Strasbourg

La légende et même, tout près de nous, la légende cinématographique, n'ont jamais résisté au plaisir de faire du maître d'école et du professeur, un pion, un robot de la discipline. Elles s'alimentent ainsi à une source traditionnelle du burlesque : le comportement automatique de l'homme porte toujours au rire, et plus rarement, depuis Chaplin, à la méditation.

C'est cette dernière attitude que prit pourtant l'équipe de débat, à la suite de la projection d'extraits du film « L'Ecole buissonnière ». Sous les tics professionnels du vieux maître, M. Arnaud, n'était-il pas possible de soupçonner, sinon une grandeur morale, du moins des intentions généreuses ? M. Fromageat en tenta la démonstration. Ce que nous devons à nos vieux maîtres, c'est le sens du travail ordonné, d'une tenue sans relâchement, de l'exactitude (« l'heure, c'est l'heure »). En mettant l'accent

Nous sommes loin d'avoir épuisé le sujet, le débat reste ouvert.

Le **CERCLE D'ETUDE DE L'ENFANT** de Strasbourg en a récemment discuté. La façon dont le problème a été posé et les conclusions qui en ont été tirées nous sont d'autant plus précieuses qu'elles résultent d'une confrontation, que nous souhaitons permanente, des positions de parents, d'éducateurs du 2^e degré et de camarades de notre mouvement.

Nous donnons ci-dessous le compte rendu que nous en a envoyé notre camarade Uberchlaag.

Nous rappelons que nous sommes partisans d'une discipline sérieuse et profonde que nous estimons nécessaire pour les éducateurs, pour l'équilibre et le travail des enfants et pour leur préparation à la vie sociale et active de demain.

sur ces exigences, l'Ecole a droit alors à une partie de cette admiration qui va à l'armée et à l'industrie. Là aussi, l'exactitude, la soumission, l'identité des manœuvres doivent être conduites à la perfection. D'une classe de 50 élèves, M. Arnaud est peut-être le seul maître utile, le seul capable de concevoir et de réaliser l'aspect « industriel » du travail qu'on lui propose : faire lire, interroger, commander un bataillon d'enfants durant l'heure consacrée au calcul ou à la conjugaison sans oublier personne et sans permettre à quiconque de désertier en jouant ou en rêvant. Et pendant près de quarante ans, il engagera une bataille contre la montre et mènera une lutte d'usure contre la nervosité des uns et la lenteur des autres avec l'appui de sanctions ridicules : « Vous me ferez 20 lignes ! » Aussi n'est-il pas étonnant qu'en fin de carrière, M. Arnaud n'ait pour seul compagnon des vieux jours que la menace de crises cardiaques héritée d'un long surmenage.

PIONS MALGRE EUX

Par pitié pour le vieux maître autant que pour ses élèves, le public n'eut pas beaucoup d'hésitation

à plébisciter le jeune instituteur du film, M. Pascal, sans prendre conscience peut-être que cette sympathie n'allait qu'à un des aspects du problème : les relations maître-enfants. Car que demandent les parents ? Une école bienveillante ou une école efficace ? Un élève heureux ou un bachelier ? Dans *une classe de 25 enfants*, c'est-à-dire dans une classe à l'échelle humaine, les deux vœux sont peut-être conciliables. Mais au delà de cet effectif, conjuguer l'agréable à l'utile relève du tour de force. Aussi les pionniers de l'Education Moderne, et Freinet — qui inspira le film projeté — en tête, considèrent ils que le progrès en pédagogie est d'abord tributaire de la démographie scolaire.

Ce que l'équipe de débat n'a peut-être pas assez fait deviner au public, c'est qu'on ne choisit pas toujours d'être M. Arnaud, le maître-pion, ou M. Pascal, le maître-guide. On choisit de moins en moins, à l'heure où les classes de 50 élèves redevennent réalité courante. Placé dans une telle situation, le maître se transforme, sans s'en douter, en petit ingénieur de l'organisation du travail. Il s'improvise tout à la fois chronométré, contremaître et ouvrier-régleur. Il estime les proportions, la répartition de son enseignement et s'use à adapter les enfants à sa chaîne de travail où les boulons à visser sont la mémorisation successive d'une liste de chefs-lieux, de la règle de trois, des exceptions grammaticales et des dix vers de Musset. Le pion n'est pas insensible de nature. Il sacrifie la douceur et la compréhension aux nécessités d'un système où le sentiment est un élément perturbateur. Bref, les classes surchargées engendrent les pions, comme les communautés enfantines font naître des chefs d'équipes.

L'AUTORITE EST UN BESOIN CHEZ L'ENFANT

M. Arnaud pensait peut-être trop « organisation du travail » et pas assez « utilisation des intérêts et des passions enfantines ». L'enfant garde souvent une reconnaissance émue à ceux qui lui ont appris à exploiter ses ressources personnelles et qui lui ont permis d'être, au moins dans une matière, « premier du peloton ». Toute l'équipe de débat, Mme Bastian, M. Galland, M. et Mme Miguet ont dit les avanta-

ges qu'ils retiraient d'une discipline obtenue par la persuasion. La persuasion n'est pas nécessairement sermoneuse. Elle aide l'enfant à prendre conscience de ses besoins et de ses intérêts. M. Miguet, qui a la responsabilité d'une classe de première, souligne que les adolescents ne se plient qu'hypocritement à une discipline extérieure, mais participent religieusement à une démonstration bien faite. Le chahut symptomatise un enseignement déficient comme la fièvre signale la maladie. Pourtant le chahut même, remarquera Mme Bastian, prouve le désir chez l'enfant d'une autorité. Il ne se fait pas anarchiquement, sans traditions, sans règles, sans meneur. L'enfant n'est pas anarchisant de nature comme on conclut parfois trop rapidement. Dès qu'il prend goût aux jeux collectifs, il s'attache à des meneurs, à des modèles, à des rites. Mais ceux-ci doivent être à son niveau. C'est ce qu'a oublié parfois l'Ecole traditionnelle. Les communautés d'enfants ont eu l'habileté et le réalisme pédagogiques de rendre les enfants eux-mêmes législateurs de leurs habitudes quotidiennes. Les écoles nouvelles, les coopératives scolaires entreprennent la même initiation au self-government.

Partant de là, M. Galland se chargea de donner du maître d'école une physionomie un peu plus réelle, plus terrestre que celle évoquée par M. Pascal dans le film. De se sentir « chargé d'âmes » ne l'empêche pas de voir avec lucidité les impératifs pédagogiques : le programme, les examens. Mais il réalisera ceux-ci, non en suivant un ordre et une méthode arbitraires, mais en prenant appui sur les intérêts de l'enfant. La curiosité de l'enfant est fugace, réplique-t-on. Au maître de la stabiliser, de l'enrichir et d'aider l'enfant à découvrir les multiples prolongements d'une unique question. Tournant le dos à l'encyclopédisme, le maître revient alors à une conception de l'enseignement où son rôle est d'abord d'apprendre à penser juste.

Ainsi l'autorité à l'école est le fruit d'une intelligente mise en œuvre de l'activité enfantine beaucoup plus que le résultat d'un code disciplinaire strictement appliqué et l'on comprend qu'être autoritaire ce n'est pas nécessairement avoir de l'autorité, c'est souvent même risquer de la perdre.

R. U.

Le livre d'Elise FREINET :

"LA SANTÉ DE L'ENFANT"

vient de paraître (réédition très augmentée).

Il est en vente au prix de 600 francs.

(Remise 10 % et envoi franco pour toutes les commandes passées directement à la C.E.L.)